

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 146 (2014)
Heft: 3-4: Pierre Thévenaz (1913-1955) : "Penser sans absolu" : après le centenaire de sa naissance

Artikel: Le chrétien dans la cité : message prononcé à la Collégiale de Neuchâtel le 21 février 1954 à l'occasion de la Journée des laïcs
Autor: Thévenaz, Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-583846>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 07.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE CHRÉTIEN DANS LA CITÉ

Message prononcé à la Collégiale de Neuchâtel
le 21 février 1954 à l'occasion de la Journée des laïcs¹

PIERRE THÉVENAZ

Voici, mes frères, nous sommes montés ce matin de la cité vers cette Collégiale où nous sommes assemblés au nom de Celui qui est maître et seigneur de toutes les cités.

Comme tant d'autres avant nous l'ont fait depuis des siècles chaque dimanche, nous avons quitté la cité des hommes, cette cité blottie ici tout autour au pied de la colline, à demi plongée encore dans la paresse et la torpeur des dimanches matin. Nous avons quitté nos demeures, nos préoccupations de la semaine et nos soucis quotidiens.

Nous avons laissé à notre foyer celui ou ceux de nos tout proches qui ne nous accompagnent pas parce qu'ils ne vont pas à l'église. Seul, ou peut-être à deux, ou à trois, nous avons quitté la maison où cinq, dix, vingt ou trente de nos voisins sont restés. Les uns dorment encore parce que la semaine est lourde et le sommeil à l'ordinaire trop court et trop rare; d'autres parce que la nuit du samedi est la nuit où l'on s'amuse; d'autres travaillent parce que (n'est-ce pas ?) il y a toujours quelque chose à faire et que l'on rattrape volontiers le retard ou bien prend volontiers un peu d'avance; d'autres enfin sont en train de fourbir leurs skis, de gorger leurs musettes ou de faire ronfler le moteur de leur voiture.

Une fois de plus, en venant en ce lieu, nous éprouvons vis-à-vis d'eux tous un sentiment bien particulier de distance et de séparation. Nous nous sommes sentis ce matin un peu étrangers dans notre propre foyer, dans notre propre cité, car nous n'avons pas fait comme la majorité de nos concitoyens. Une barrière se dresse ainsi, malgré nous, précisément le dimanche matin, entre nous et ceux que nous avons laissés ou ceux qui ne songent pas à nous rejoindre ici. Soudain, ils sont devenus pour nous vraiment *les autres*. Et c'est comme si pour nous la cité s'éloignait...

Les autres ! Ils sont là-bas et nous sommes ici. Les murs de cette Collégiale qui enferment notre communauté, la réelle communion de ce culte – ces murs nous mettent à part. Certes, nos pensées vont vers eux là-bas, nous leur parlons; mais les mots ne passent plus, les gestes ne portent plus, les témoignages et

¹ NdE : Publié comme numéro 48 du mensuel *Prédications romandes*, Lausanne, mars 1954 (bibliogr. n° 157).

les actes restent muets et inefficaces. Les rideaux se tirent, les volets restent fermés, les visages se plombent : les *autres* sont plongés pour nous dans leur mystère, dans leur secret ; nous devinons des drames, nous entrevoyons des souffrances, des maux dissimulés, et par-dessus tout la solitude à demi voulue, à demi imposée du quant-à-soi de nos cités.

Mais la parole n'est pas comprise ; même la Parole de vérité qui devait aller vers les autres se heurte à un mur d'incompréhension qui nous la renvoie comme un écho sonnante un peu creux. L'angoisse de cette séparation d'avec la cité nous étroit : serait-ce donc la réalité de notre foi ? Aboutirait-elle vraiment à ce triste résultat de nous séparer des autres ? Et ce mur, invisible et trop présent, serait-il la vérité elle-même, qui nous blesserait de la sorte ? Serait-ce Jésus-Christ lui-même, lui le Bon Samaritain, lui qui a dit pourtant : «Je suis la Vérité – le Chemin, la Vérité et la Vie» (Jn 14,6) ?

Oui, je sais bien, on nous répète que la vérité fait l'accord des hommes et qu'elle est le ciment de toute union véritable, la condition de toute communion. Sans doute ! Mais il faut nous rendre à cette première – mais non définitive – évidence : d'abord elle nous sépare. Le Christ lui-même, le tout premier, en avait fait maintes fois l'expérience avec ses tout proches, ses propres frères, car (nous dit saint Jean) «ses frères non plus ne croyaient pas en lui» (Jn 7,5). Et Jésus de s'écrier lorsque sa mère et ses frères désirent lui parler : «Qui est ma mère et qui sont mes frères ?» (Mt 12,48 ; Lc 8,19). Ne nous en a-t-il pas avertis dans cette dure parole : «Ne croyez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je ne suis pas venu apporter la paix, mais l'épée. Car je suis venu mettre la division entre l'homme et son père, entre la fille et sa mère, entre la belle-fille et sa belle-mère ; et l'homme aura pour ennemis les gens de sa maison» (Mt 10,34-36) ?

Ainsi donc la lame flamboyante de cette épée de la vérité est en même temps une lame opaque et glacée qui s'interpose entre nous qui aimerions écouter la Parole, obéir à la vérité, et les autres – entre le chrétien et la cité.

Mais, en montant ici, nous avons laissé à la maison encore quelqu'un : car nous aurions rougi de venir ici tels que nous sommes, avec tout ce que nous sommes : il y a en nous un moi que nous réprouvons, un être égoïste et intéressé, ambitieux ou paresseux, colérique ou dévergondé. Il y a ce moi avec lequel nous devons vivre tout au long de la semaine. Mais le dimanche, lorsque nous allons à l'église, nous le prions de rester à la maison. De même que nous mettons notre habit du dimanche et laissons le vêtement de semaine dans l'armoire, de même nous venons ici avec notre meilleur moi, celui qui, croyons-nous, nous ressemble le plus, celui que nous voudrions le plus fort : le moi bien intentionné, le moi des bonnes actions, des bons mouvements et de la générosité. C'est lui que nous venons mettre ici devant Dieu, le vrai moi à nos yeux, le moi obéissant, celui que par la prière et le culte nous voudrions fortifier encore, cultiver comme une plante délicate, améliorer, «spiritualiser» toujours davantage.

L'autre moi, le faux frère, il dort à la maison tranquillement puisque c'est dimanche. Il se tait et il chôme. Il reste là-bas et va grossir encore la grande société des autres, dans la cité.

Toutefois, s'il en est ainsi, comment retournerons-nous dans nos maisons, dans notre cité, et demain à notre travail, si dimanche après dimanche se ravive ainsi une séparation douloureuse et insurmontable ? Que ferons-nous de cet autre moi et des autres hommes ? Comment les retrouverons-nous ? Une carapace nous enserme petit à petit et nous étouffe. L'air s'épaissit de ténèbres et devient irrespirable. Avec effroi, nous nous sentons isolés malgré nous en face d'un monde impénétrable et indifférent ; d'un côté l'Église qui est censée n'être pas de ce monde ; de l'autre, le monde.

Un cri nous échappe : pourquoi cette séparation ?

– Mais n'oublions pas où nous sommes en cet instant. En entrant dans cette Collégiale depuis des siècles, les hommes de notre cité ne se sont pas plongés simplement dans une morne méditation en remâchant le fruit amer de cette séparation d'avec leurs concitoyens. En effet, ici une Parole est annoncée, un Livre est lu, un témoignage est entendu. Et il y a toujours eu des hommes pour l'écouter et pour le comprendre, et le mettre en pratique dans la vie de la cité.

Une parole, quelle parole ?

Une parole difficilement compréhensible, compliquée, vous disent les uns.

Une parole étrange, venant de temps trop anciens pour nous, où l'on pensait autrement que maintenant, vous disent les autres.

Évidemment, ce n'est pas très malin : au lieu d'écouter, ils racontent eux-mêmes leurs histoires et couvrent la Parole du brouhaha de leurs voix, de leurs théories, de leurs récriminations vaines sur la condition humaine.

Faisons silence, comme il est de rigueur dans une église, écoutons un peu, écoutons sincèrement, comme savent écouter les enfants. C'est alors une parole extraordinairement simple que nous entendons : parce qu'au lieu d'exposer des théories ou d'élaborer des démonstrations, elle nous dit tout bonnement un fait ; elle nous dit : L'amour a vaincu la séparation, dès lors l'homme peut retrouver l'homme et bâtir une nouvelle cité.

Or, l'amour est un langage que chacun comprend ; et le langage de la Bible est encore beaucoup plus concret même que ce que je viens de dire.

Cet amour s'est incarné en une personne. Sinon il n'eût été encore une fois que des mots. Et cette Personne, dans son amour, a accepté l'homme tel qu'il était, elle a pris sur elle la misère de l'homme, toute la misère de l'homme, jusqu'à en mourir sur la croix. Et pourtant l'amour n'est pas mort ; il a été plus fort que la redoutable barrière de la mort : il vit et reste près des hommes de siècle en siècle.

Un tel amour est vraiment exceptionnel, car nous autres hommes, est-ce que nous pouvons aimer comme cela par nous-mêmes ? Vous savez bien la peine que nous avons à accepter autrui tel qu'il est et que c'est précisément pour cela que les séparations ressurgissent sans cesse. Et pourtant nous savons

aussi qu'accepter autrui tel qu'il est serait la seule façon d'aimer vraiment et de fonder une véritable communauté des hommes.

Mais trêve de bavardage : n'enrobons pas de nouveau le fait qui transforme les hommes dans des phrases. Gardons-lui son tranchant. La Parole de Dieu est ici vraiment une épée ; elle tranche d'un coup le nœud de nos complications ; elle nous bouscule (non ! vraiment, elle ne nous donne pas la paix, en tout cas pas comme le monde la donne) et voici que s'écroulent, comme sous un coup de foudre, les murs de séparation entre nous et nous-mêmes, entre nous et les autres et avant tout entre Dieu et nous.

Il faudrait pouvoir le décrire, plus encore le comprendre, et plus que tout le vivre vraiment. Pour cela il faudrait aimer comme le Christ nous a aimés, pour que notre langage soit à la hauteur de ce que nous voulons dire, pour que la pauvre parole humaine que nous disons puisse être plus qu'une parole, pour qu'elle puisse être elle-même un acte d'amour et un témoignage comme l'est la Parole faite chair. Mais nous sommes mal exercés à ce langage, plus mal encore à ce réel amour.

Essayons tout de même : ce sera un peu le moyen pour nous de faire tomber quelques barrières trop réelles et de nous refrayer le chemin vers les hommes et vers Dieu. Le langage de l'amour est à la seconde personne : c'est celui que nous nous sentons appelés à emprunter lorsque nous voulons tenter de répondre à ce qui nous touche.

Ta lumière – la véritable lumière – tombe crûment sur nos divisions et sur le réseau de barbelés où s'empêtrent nos relations humaines dans la cité ; Tu descends jusqu'au fond de nos ténèbres. Tu vas tout droit éclairer ce qui nous restait caché, ce qui nous perdait, ce qui humainement semblait perdu.

Tu nous le montres, Tu nous le révèles sans fard, car Ta lumière habite parmi les hommes et en venant dans le monde elle éclaire tout homme. Tu nous montres ce moi que nous refusions de voir et d'accepter. Nous jouions à cache-cache avec nos moi : celui que nous acceptions et celui que nous réprouvions. L'un valait-il vraiment à Tes yeux plus que l'autre ? Nous jouions double jeu, même pas par duplicité voulue, bien plutôt par cette sorte d'égoïsme que nous dissimulons dans nos plus louables intentions – nous dupant nous-mêmes.

Mais Ta lumière est aussi amour et Ton amour nous simplifie. Nous apprenons que nous pouvons être aimés tels que nous sommes. Par là Tu nous arraches à nous-mêmes et nous libères de l'entrave majeure : la barrière qui fait de notre moi un autre pour nous. La carapace que nous sécrétions sans cesse tout naturellement autour de nous, Tu la brises et elle éclate. Et voici que nous apercevons que Tu étais venu bien davantage pour ce moi que nous avons cru laisser à la maison que pour celui que nous amenions ici. C'est lui qui avait besoin de Ton secours et de Ton pardon

gratuit. Nous sentons maintenant, grâce à l'union que scelle Ton amour, qu'il est avec nous ici, qu'il n'est plus autre, qu'il peut désormais sous Ton regard et sous notre regard redevenir la chair de notre chair. Comme le fils prodigue, il est revenu à nous et nous à Toi.

Mais en même temps nous ne sommes plus à nous-mêmes, ce qui nous permet de retrouver les autres. Par Toi, autrui cesse d'être l'autre inconnu et fermé : il nous est donné et puisqu'il nous est devenu tout proche, nous l'appelons notre prochain. C'est vers lui que Tu nous tournes, car c'est par lui que Tu nous montres le chemin vers Toi. Tu T'es abaissé au-dessous de nous pour nous forcer à regarder plus bas que nous. Tu nous montres ainsi que nous ne pourrions nous élever qu'en nous abaissant vers les autres.

Si nous sommes montés à la Collégiale, ce n'est donc pas pour oublier la cité, pour regarder la voûte étoilée de cette nef ou le pur firmament. Ton doigt est dirigé vers le bas et Tu nous indiques les rues et les habitants de la cité. Nous sommes venus T'écouter ici, chanter des cantiques de louange et de joie pour la bonne nouvelle de Ton amour. Et maintenant, pour que ce dimanche ici et la semaine dans la cité ne soient qu'un, Tu nous veux pour l'action de chaque jour avec les autres dans nos foyers et dans la cité.

Ainsi donc, le mur de séparation est tombé : les murs de ce temple qui nous mettaient à part éclatent, les rideaux se sont ouverts, les volets claquent : la semaine du travail et de l'action dans la cité commence.

Le Christ ne nous montre pas seulement du doigt la cité ; dès maintenant nous voyons qu'Il est là-bas. Il est là-bas auprès de celui qui a dansé toute la nuit dernière. Il veille sur ceux qui font grasse matinée. Il est chez la pauvre veuve qui travaille à son ménage. Il est près des petits Zachée qui, perchés sur leurs arbres, prennent de l'avance le dimanche pour les tailles du printemps. Le Christ nous laisse ici et court vers Zachée : «Hâte-toi de descendre, car il faut que je demeure aujourd'hui dans ta maison» (Lc 19,5). Il est attablé avec les publicains et la prostituée. Il est auprès de tous ces malades à guérir, Il est aux côtés de la souffrance cachée, muette ou révoltée. Il est là-bas à la recherche des brebis égarées.

Certes, Il est invisible. Mais si nous savons qu'Il est là-bas, c'est que nous avons entendu sa Parole ici. Il est invisible parce qu'Il a pris figure d'homme. Or, nous savons par expérience que, sans Lui, il n'y a rien que nous reconnaissons ou percions plus malaisément qu'un visage d'homme. Il est invisible, mais tout proche. Il est partout dans la cité ; car partout il y a les autres : à notre foyer, à notre lieu de travail, à l'usine, à l'école. C'est là qu'Il nous veut aussi pour que notre amour ne soit pas des mots et que nos actes et notre métier soient amour.

Si maintenant nous entrevoyons que les autres nous sont donnés et que la cité qui est la nôtre nous est aussi donnée, alors nous devons aussi nous

donner. C'est ainsi que nous pouvons répondre à ce don, c'est ainsi que nous pouvons répondre de nous-mêmes et des autres, être responsables. Nous n'imaginerons plus que la responsabilité soit une charge et nous n'oserons plus, en face du Christ qui s'est chargé du fardeau de toutes les misères de l'homme, nous n'oserons plus parler de «lourde responsabilité» comme si nous étions par définition seuls lorsque nous sommes responsables. Nous dirons : réponse joyeuse et reconnaissante, disponibilité à ces hommes que nous rencontrons, qui viennent à nous ou qui sont trop fiers pour réclamer de l'aide. Si notre foi devient ainsi réponse et fidélité, fidélité et présence à l'autre et à la cité des hommes, là où nous sommes placés, elle cessera alors d'être la culture de notre personnalité spirituelle. Nous pourrions laisser de côté les doutes et les questions infinies qu'il nous arrive de nous poser sur l'opportunité ou la nécessité de croire.

Nous entendrons sans doute un peu mieux le sens du commandement : «Aime ton prochain comme toi-même !» Le Christ t'accepte tel que tu es et te réconcilie avec Dieu. Le moins que tu puisses faire, c'est de t'accepter toi-même tel que tu es en acceptant d'être arraché à toi-même, et d'accepter les autres tels qu'ils sont. Ne rêvons plus des autres tels que nous les désirerions, tels qu'ils devraient être pour que la cité soit harmonieuse et équilibrée à nos yeux. Ne rêvons plus, par exemple, du grand amour humain qui nous comblerait, au lieu d'aimer celle ou celui qui partage en fait notre vie, et de lui être fidèle.

Nous avons assez choisi nos amis, trié nos relations dans ceux de notre bord, de notre classe, de notre parti. Maintenant nous sommes les uns avec les autres sans acception de personnes.

Autour de nous, que de gens qui partagent de près ou de loin notre vie et qui attendent que nous la partagions avec eux ! La cité peut donc se peupler de prochains : la communauté n'est pas le privilège de l'Église, mais sera aussi dans la cité à la mesure de notre réconciliation avec nous-mêmes et avec les autres, à la mesure de notre réponse à l'appel du Christ, à la mesure de notre fidélité et de notre présence à notre prochain. «Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous séduisons nous-mêmes et la vérité n'est point en nous [...]. Nous Le faisons menteur» (1 Jn 1,8 et 10). «Mais si nous marchons dans la lumière comme Il est Lui-même dans la lumière, nous sommes mutuellement dans la communion» (1 Jn 1,7).

Puisse-t-il en être ainsi dans notre paroisse et notre cité !